

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: :: ::

L'ÉTUDIANT
ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 13

MONTREAL : 14 FÉVRIER 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

La Mentalité Universitaire à Laval

Il est un axiome, source de succès et de prospérité, connu de tous et suivi partout, que seuls, les étudiants Canadiens-français ne connaissent et repoussent — disons le mot — stupidement : c'est que l'effort individuel n'a jamais prévalu contre la puissance d'énergies mises en commun.

On parle de fédération universitaire et les étudiants, au lieu d'en faire une réalité profitable à tous, préfèrent croupir dans leur apathie déshonorante : ils en sont encore à ignorer que de nos jours surtout "L'union fait la force".

Voyez plutôt : un président de faculté conçoit-il l'idée d'une "organisation" capable d'intéresser ou du moins de divertir ses camarades, la majeure partie de ses efforts tendent uniquement à leur faire comprendre que c'est pour eux qu'il se dévoue et qu'il travaille. Et le spectacle est à la fois drôle et navrant de voir ces chers présidents qui font des pieds, des poings et des bras, en face d'un auditoire superbe d'indifférence, dont chacun s'en va bientôt, qui à sa femme, qui à sa maison de campagne, qui à ses bœufs...

Un journal se fonde à l'Université, Dieu sait au prix de quels prodiges de diplomatie, de courage et de ténacité. Voici qu'à son tour, il se heurte à cette "banquise d'indifférence", et n'était la bonne volonté de quelques étudiants, toute l'entreprise aurait sombré...

Cette mentalité — il convient d'en prendre note — n'est pas seulement la mentalité d'un élan ou d'une portion de la gent universitaire; c'est celle de la très grande majorité.

Et si l'on recherche les causes d'un pareil état de choses, on trouve ceci : les étudiants, lorsqu'ils sont étudiants, sont des paresseux; pour devenir des égoïstes lorsqu'ils cessent d'être étudiants.

Je m'explique : demandez par exemple à cet étudiant combien de cours il a manqués pour s'être levé trop tard, le matin. Il vous répondra : "Ah! des cours, j'en ai assez pour passer mes examens".

Interrogez cet autre et priez-le de vous dire pourquoi il ne va pas à telle ou telle conférence d'où il pourrait revenir avec son bagage de science augmenté, il vous répondra : "C'est bien trop ennuyant, c'est bien trop fat", (traduisez, trop sérieux).

Un étranger aura peine à croire ce que l'avance, mais il n'est personne, quelque peu au courant de la vie universitaire, qui osera me démentir.

Non! la plupart des étudiants comprennent mal la vie qu'ils sont appelés à vivre en sortant du collège; ce n'est pas un temps où il faille nécessairement faire bombance et ripaille, et rester indifférent pour tout le reste. Que non pas : c'est alors le commencement de la vraie vie à laquelle prépare le cycle des années collégiales.

Dès lors, pourquoi se désintéresser totalement de tout ce qui peut grandir un homme au triple point de vue moral, intellectuel et physique?

"L'avenir n'est pas aux peuples qui s'abandonnent", disait du haut de la chaire, Mgr. d'Hulst. Ouvrez l'histoire (en commençant par la nôtre); lisez les biographies de ceux qui ont servi et illustré leur patrie : ils ne se sont point abandonnés.

Un autre philosophe, Ollé Lapruné l'a dit justement : "Une vie languissante, innocente, ou remplie seulement de choses futiles, une telle vie, encore que correcte, et, pour ainsi dire innocente, est très certainement mauvaise : C'est une vie manquée".

Étudiants! Allons-nous gâcher notre vie lorsqu'il y a tant d'oeuvres auxquelles on peut l'utiliser. L'Université continuera-t-elle d'être le tombeau des idées généreuses; le rocher où viendront se briser les

enthousiasmes et les résolutions de ceux qui nous arrivent? A vous de répondre.

x x x

Il y a plus. Cette indifférence, "acquise" à l'Université, l'avocat, le médecin, tous, sauf de rares exceptions, l'apportent avec eux dans leur vie professionnelle ou publique. Ils affectent un mépris des plus profonds en même temps que des plus ridicules à l'égard "des jeunes" qui entrent à l'Université d'où, clopin-clopat, eux-mêmes viennent à peine de sortir.

Allez leur offrir un abonnement à "L'Étudiant": "J'aime mieux aller à l'Opéra", répondent-ils, ou: "Je n'ai pas le temps de le lire", et bien d'autres raisons encore, mais quelques instants après ils acceptent des mains d'une jolie brune une et souvent deux cartes de euche auxquels ils n'assistent pas. Et ainsi de suite.

Ces personnes ont, autant qu'elles ont pu, rétréci leur horizon; elles ont pris pour devise: "Moi d'abord, les autres ensuite... s'il en reste". Chacun arrange son existence comme s'il était seul au monde. Ce n'est pas à ces gens que vous ferez comprendre que l'encouragement moral fourni à une oeuvre vaut souvent plus que les secours matériels qu'on lui apporte...

Ainsi en France, je sais un cercle de jeunes gens: le Cercle Montalembert, composé d'étudiants de l'Université de Paris. Ils publient chaque mois une revue à laquelle collaborent, sans honte aucune, des écrivains comme Etienne Lamy, l'abbé Tellier de Poncheville, Mgr. Baudrillart, René Bazin, et nombre d'autres. Un comité de membres honoraires est à leur tête, lequel se compose des sommités religieuses, politiques et littéraires de France: Gabriel Hanotaux, Maurice Barrès, Henry Bordeaux, etc., etc.

Quel profit les étudiants parisiens ne tirent-ils pas d'un tel contact? ils ont mis à leur service, l'expérience et le talent de leurs aînés dans la vie.

Ce spectacle admirable, nous attriste... Nous nous demandons quand il nous sera donné de le voir à Laval, pour le plus grand bien de notre Université et de notre pays tout entier. Espérons.

Jules d'ANCHOIS.

L'Éventail

PIECE EN 4 ACTES PAR R. DE FLERS ET G.-A. DE CAILLAVET

Le coup d'aile de ce gracieux éventail, à branches délicatement écaillées, à nervures gracieuses, au dessin capricieux, fait courir sur nos fronts fatigués la fraîche haleine d'une fleur fragrante et rare.

La jouissance raffinée qu'il procure se traduit par un sourire qui, parfois, vient se mouiller d'une larme bientôt évaporée.

Et c'est dans un éblouissement continu, que nous écoutons cette histoire d'amour compliquée d'un grognon Misanthrope et d'une coquette Célimène.

Elle nous révèle, cette histoire, certains caractères, côtoyant d'assez près la réalité, mais toujours un peu fardés de fantaisie : elle nous découvre certaines boutades d'apparence frivole, qui dissimulent sous leurs falbalas un léger fonds d'observation et de philosophie; des souvenirs d'artistes et de lettrés qui s'entrechoient avec des blagues de noceurs, et des nouvelles à la main qui frôlent une citation de La Rochefoucauld ou une prière de courtisane empruntée à l'Anthologie; elle nous découvre encore des scènes sentimentales qui alternent avec des scènes un peu vaudevillesques et une cer-

PAUVRES POTACHES

Aux petits collégiens, nos frères.

Tous les potaches sont rentrés
Les petits à peine sevrés
Et les dadais démesurés.

Ceux-ci fiers d'aller en culottes
Dont on voit le bout des menottes
Dans de bien trop larges capotes.

Ceux-là palpant sous leur menton
Quelques poils d'un drôle de ton,
Moitié soie et moitié coton.

Je les ai vus tous à la file
Qui s'en allaient d'un pas tranquille
Se gaver de science inutile;

Leur pauvre regard attristant
Semblait dire,—en latin, pourtant—
"Morituri te salutant".

Trainant des pieds, leur troupe lente
Passa sous la porte béante
Comme gagnant l'enfer du Dante.

Et quand on poussa les butants,
Il me sembla que des brigands
Venaient d'enfermer le Printemps!

Je revis l'époque funèbre
Où l'on m'entretenait d'algèbre,
Et de l'ossature du zèbre...

Et courus rimer, mordicus!
Me souvenant d'un vers en us:
"Pacit indignatio versus".

Mais, hélas, puis-je quelque chose
Pour améliorer votre cause
Pauvres Petits "Rosa-la-Rose?"

Toujours, comme par vos aînés,
De cette voix qui vient du nez
Mêmes mots seront déclinés.

Et vous connaîtrez la nuit blanche
Où l'on sanglote sur sa manche
De rester puni le dimanche.

Mais malgré l'Université
J'ai rêvé votre liberté...
(Disjecti membra poetæ!)

J'ai rêvé d'un monde où l'enfance,
Fait de joie et d'innocence
Vivrait libre dans l'ignorance.

Sans petits gilets trop étroits,
Sans encre noire au bout des doigts,
Comme les moineaux sur les toits...

Quand la maison et son cortège
Terminait leur âme de neige,
Les hommes iraient au collège;

x x x

Et nous, qui rimons de travers,
Surchargés de pensums divers,
Nous n'écririons que de bons vers!

Miguël ZAMACOIS.

taine grivoiserie édulcorée qui assaisonne et pimente agréablement un dialogue vif et bien moderne, où "nul trait ne s'élève sans laisser une trace lumineuse, nul mot ne retombe sans un jarrissement d'étincelles".

A la réflexion, l'on sent bien que tout cela est un peu artificiel, que les auteurs s'y sont pris adroitement pour satisfaire et amuser tout le monde en machinant cette comédie de genre dans laquelle ils les ont fondus—à peu près tous—avec bonheur.

A la longue, nous les percevons dans la pénombre, soufflant, comme Cyrano à Christian, dans l'oreille docile de tous leurs personnages, depuis le jardinier et le gendarme jusqu'à la belle Giselle, le mot aimable, la réflexion ingénieuse et la répartie espiègle.

Mais nous ne songeons pas un seul moment à leur en tenir rancune puisque notre esprit s'est laissé capter benoîtement et amuser avec bonne grâce par tous ces concrets, par cette verve primesautière, voire même par ces invraisemblances réjouissantes.

Puis, avouons-le, cela console vraiment des brutalités de l'existence de voir, d'entendre et d'applaudir des êtres spirituels et il semble que l'on sorte de là moins bête qu'on n'y était entré.

x x x

Tout le monde se laisse prendre au charme de Giselle Vaudreuil: en France, en Italie, en Amérique, la famille irlandaise, les trappeurs, le chef de gare, le caméringue et le pape. Le public a fait comme tout le monde et la critique ordinairement hargneuse fut ravie de la grâce et la finesse que Mme Vhéry apporte à ce caractère de coquette.

Nous ne comprenons guère comment ce musle de Jacques peut tromper, avec une courtoisie déplaisante, une épouse aussi capiteuse que Mme de Landève. Elle croyait sans doute, l'honnête Germaine que, pour garder auprès d'elle un mari coureur, une femme doit prendre à ses yeux les allures canailles de personne légère. Mme de Luys a réussi cette création originale.

Mme Briant fut timide, effarouchée et gentiment honteuse dans cette pauvre Blanche, venue en Normandie pour fuir la tentation et qui fait, le même soir, deux

fois de suite, le tour de l'étag.

Ah! la campagne! Ah! les clairs de lune parfumés!

Mme Demons est une ingénue pleine de gaieté qui ne manquera pas de faire le bonheur de son esquireur bien élevé. M. Scheher a silhouette François Trévoux, ce grognon sensible tantôt ému, tantôt maussade et tracassier, avec un talent très souple. C'est une composition difficile qu'il a habilement nuancée et dont la consciencieuse exécution lui a valu un beau succès.

Le vieil économiste Garin-Mielaux (M. Fillion) qui découvre en la personne de Giselle la petite étoile, cause invisible des réactions qui se produisent dans l'univers de François Trévoux, débute avec une honnêteté très fine ses aphorismes égrillardes ou ses pensées empreintes d'une philosophie un peu triste.

M. Lombard, Robi et leurs camarades évoluent avec naturel dans des décors soigneusement brossés.

G. DELOBELLE.

Rembrandt

CONFÉRENCE DE M. J.-B. LAGACE

Rembrandt naquit à Leyde, le 15 juillet 1607. L'histoire de sa vie serait banale sans les légendes et les commérages qui lui donnent du ton et du relief. Il quitte l'académie de Leyde pour aller étudier la peinture chez Lastman. Ennuyé des corvées échues aux jeunes apprentis, il délaisse bientôt l'atelier pour se livrer sans contrainte aux recherches de son art. Comme sa modeste fortune ne lui permet pas de se payer des modèles, il fait poser devant lui ses parents et ses proches. Quand il ne s'en trouve pas de disposé à subir l'ennui de longues séances, il place devant lui un miroir qui reflète sa propre image, et il la reproduit. Plus de deux cent fois, il a peint ou dessiné sa figure, depuis sa jeunesse la plus éclatante jusqu'à sa vieillesse la plus pâle.

Il passe la plus grande partie de sa vie (Suite à la 2e page)